

ROUEN

Rescapée du génocide rwandais, elle témoigne

Isabelle Kayirangwa a 15 ans lorsque le génocide éclate au Rwanda. Elle perd notamment sa mère et deux de ses frères. Sur le long chemin de la reconstruction, témoigner, comme il y a quelques jours dans un lycée de Neufchâtel-en-Bray, est pour la désormais Rouennaise l'une des étapes.

VIOLAINE GARGALA

Trouver les mots pour décrire le côté le plus sombre de l'humanité. Isabelle Kayirangwa, rescapée du génocide rwandais, les a trouvés. Et cette Rouennaise les partage, comme il y a quelques jours auprès d'élèves de terminale du lycée de Neufchâtel-en-Bray, suite à l'invitation de l'atelier Sciences Po de l'établissement. Témoigner est « important. Il faut transmettre ce qu'il s'est passé. Et si ça peut aider à sensibiliser contre la haine et pour la tolérance... ».

« Je pensais m'être reconstruite mais j'étais fragile »

Raconter. Isabelle Kayirangwa, qui est arrivée en France en 2015, ne l'a pas toujours fait. « Il m'a fallu beaucoup de temps. » Au Rwanda, « j'ai toujours accompagné des gens qui témoignaient, notamment lors de la semaine commémorative du génocide. Et quand j'ai quitté mon pays, cela m'a beaucoup manqué ». Et finalement en se mettant à écrire un roman sur ces événements, sa parole se libère. Désormais Isabelle Kayirangwa raconte, lorsqu'on la sollicite.

SA MÈRE ET DEUX DE SES FRÈRES SONT TUÉS

Elle avait 15 ans quand le génocide des Tutsis par les Hutus débute en avril 1994. 15 ans, lorsqu'elle a perdu une très grande partie de sa vie. Sa mère et ses deux petits frères sont tués, son grand-père brûlé vif dans sa maison, de nombreux membres de sa famille et des camarades d'école disparaissent... Sa maison est détruite et tout ce qu'il y a l'intérieur est saccagé. « Tout a disparu. Tous les souvenirs. Y compris ceux des gens qui ne sont plus là, c'est comme s'ils n'avaient jamais existé... »

Isabelle et ses deux petites sœurs de 4 et 11 ans vont échapper au massacre. Celui de milliers de personnes réfugiées dans un lieu. Ses parents et ses trois frères y sont. Elle, était partie se cacher avec ses sœurs. Suite à la tuerie, elle va



Après le génocide, Isabelle a avancé, « la tête dans le guidon », sans penser à ses traumatismes STEPHANIE PERON

« veiller sur elles, en plus de me battre pour survivre. C'était très dur mais après, ça m'a rendue fière de les avoir sauvées ». Les trois filles risquent plusieurs fois de se faire tuer. « Mais on a eu de la chance. On est tombé sur des gens qui nous ont aidés. Y compris des Justes parmi les Hutus ». Quelque temps après, les sœurs se retrouvent dans la zone libérée par les rebelles tutsis. Là, elles tombent sur leur père, rescapé, tout comme un de leurs frères.

« PLUS TARD, ON VA SE REFERMER »

« On était soulagé mais on s'est rendu compte de tous ceux qui n'étaient plus là. » Fin juin, la famille est hébergée dans une école avec d'autres réfugiés. « Entre nous on

parlait beaucoup de ce qui nous était arrivé ça on était sûr qu'on avait tous vécu la même chose. Plus tard, on va se refermer ». Isabelle, qui jusqu'alors était scolarisée, avec succès, se retrouve à endosser le rôle de maman.

Le génocide a fait entre 800 000 et un million de morts quand les combats se terminent le 17 juillet 1994. « On avait peur de retourner chez nous ». Alors la famille trouve un petit studio dans une ville voisine où elle restera près d'un an et demi. Même trente ans plus tard, se souvenir de sa maison d'enfance est « très douloureux, angoissant. Alors que normalement c'est un refuge... ».

Pour avancer, Isabelle met la « tête dans le guidon », enfouit ses trau-

matismes. Après avoir obtenu un bac littéraire, la jeune femme accouche de sa fille. Elle se met donc rapidement à travailler et devient tour operator. « Je ne comptais pas mes heures. Le travail m'a sauvée. J'avais comme une frénésie de croquer la vie à pleines dents. Je voyageais. Et j'aidais les autres. Je vivais à travers tout ça. »

DES BLESSURES PAS REFERMÉES

Mais un jour, elle craque pour des raisons qui ne sont pas liées au génocide. C'est là qu'elle quitte son pays et comprend alors que, si elle pensait s'être « reconstruite, j'étais fragile, j'avais des séquelles ». Hors du Rwanda, sa reconstruction passera notamment par ce roman « Rwanda 94, comme un avion

qui s'écrase », autoédité. « Ça m'a occupé avant de se révéler être un exutoire ». Bénévole pour plusieurs associations, Isabelle travaille auprès des personnes âgées et crée son autoentreprise dès qu'elle obtient ses papiers sept ans après son arrivée. Mais depuis quelque temps, le climat politique avec les positions sur l'immigration « est angoissant. Le rejet de l'autre, ça touche des blessures pas refermées ». Les faits divers ainsi que le contexte géopolitique sont aussi « anxiogènes pour une personne polytraumatisée ». Car derrière son sourire et sa douceur, Isabelle est avant « une survivante. Je survivs. Avant je disais je vis malgré ça, maintenant je dis que ça fait partie de moi ».